

Bibliothèque numérique

medic@

**Robach, Louis. - Mémoires. Tome IV,
Marseille et divers**

1948-1950 (circa).



Droits de propriété intellectuelle © G. Robach . -
Document © G. Robach
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?extrobach004>

Marseille. IV.

et divers - v. au dos -

— Marseille : page 1. —	
On demande des vendangeurs	— p. 25.
Une Visite	— 29.
Un jactriote	— 47.
l'Exilée d'un condamné à mort	— 53.
quelques souvenirs de la guerre	— 63.

— Marseille — de Novembre 97. à Octobre 98.

— Lors de ma rencontre avec le docteur Haenslin il a été décidé que je partirais tout de suite pour Marseille et que je reviendrais 3 fois à Paris subir les examens de la Faculté — J'ai, en conséquence prévenu ma concierge que je conservais la chambre jusqu'au 3^e voyage et j'ai quitté Paris le 2 Novembre à 5 heures du soir — à cette époque le trajet demandait 17 heures et coûtait 43 francs, 10 cent.

— Depuis trois semaines Paris était dans la brume, aussi étais-je rayonnant quand je sortis de la gare de Marseille sous le beau soleil de Provence, en face de l'horizon bleu —

— Pour mieux jouir du panorama j'ai réservé un hôtel près de la gare et demandé une chambre au dernier étage, d'où je puisse apercevoir la mer et les îles — C'était presque un grenier mais peu m'importait le confort, on voyait Notre Dame de la garde, la mer bleue et les montagnes —

— J'étais si content et la température si clémente pour la saison que je me suis endormi la fenêtre ouverte — Grâce à la nuit d'insomnie passée

dans le train et une première grande ballade en ville je n'ai fait qu'un domine, mais le lendemain matin j'apercevais dans la glace une figure méconnaissable ; les moustiques, profitant de mon étourانee m'avaient laissé 34 figures en souvenance de leur visite — Le docteur Haenlin ne me reconnaissait pas ; de sa part je suis allé chez un pharmacien avec une permission de 3 jours pour reprendre ma figure habituelle — J'en ai profité pour visiter la ville, le port, la corniche et le 7 Novembre j'étais au fauteuil pour recevoir mon premier client —

— A l'hôtel j'ai changé de chambre, je n'ai plus le panorama mais je dors tranquille ; cela n'a du reste pas duré car j'ai vite abandonné l'hôtel des moustiques pour occuper une chambre garnie chez le comptable de mon patron : Steiner, 111 rue de Brest et de ma fenêtre je vois Notre Dame de la Garde —

— D'après je prends mon repas dans un petit restaurant de la place Saint Férol ; le soir mon souper consiste en une livre de dattes, j'en raffolle ; durant mon séjour à Marseille j'en ai mangé 152 livres — Les plus jolies coûtent 0^f75 — A l'heure où je

relevé ces lignes, au milieu de l'Atlantique (Avril 1948) elles valent 600 francs le kilo à 73 reales ilies et 850 à Rio de Janeiro, la ville la plus chère du Monde -

- Tous les jours à une heure, après déjeuner, je vais passer un instant au square Pujet ; on y découvre tout le port et une partie de la ville, ce coin est charmant, loin de la foule et du bruit de la circulation -

- Deux jours à peine après mon arrivée, la Faculté de Médecine m'avait convoqué pour le premier examen en vue du diplôme officiel de chirurgien-dentiste : à 14 heures le 15 Novembre 1897 -

- Parti de Marseille vers la fin de l'après midi, j'étais dans la capitale le lendemain à 11 heures -

- Les examinateurs sont presque des célébrités qui méprisent quelque peu le personnel des écoles dentaires, c'est à dire nos professeurs, ce dont les étudiants partagent - Ils sont 3 et nous passons par groupes de 10 -

- L'interrogatoire commence par le candidat de gauche qui passe à droite, à l'autre extrémité du banc et tout le monde se glisse d'une place -

- J'avais observé ce mécanisme l'an dernier afin de me placer au milieu ; ayant remarqué que si le premier ne répondait pas, la même question

était posée au deuxième et même au troisième -
 c'est pourquoi j'ai choisi ce dernier rang et j'ai été
 bien inspiré - - Notre premier examen porte sur
 l'anatomie et le premier examinateur est le célèbre
 Quenu ; il est limité à la tête et au cou ; sa première
 question est assez embarrassante - ; s'adressant au
 candidat de droite : parlez moi de la loge sous maxil-
 laire - - « Monsieur c'est la loge qui contient la
 glande - - « évidemment mais il n'y a pas que cela -
 - « les ganglions sous maxillaires ? - « et quoi
 encore ? - « du tissus conjonctif - « il y a aussi
 chose ? - « Le muscle digastrique » - « c'est bien
 je vous remercie » - - au deuxième candidat
 même question ; même réponse plus l'artère
 faciale - « c'est tout, bien passez ».

- Mais pendant ce temps là j'avais pu réfléchir.
 mon tour arrive - « parlez moi de la loge
 parotidienne » - Monsieur, il n'y a pas précisé-
 ment de loge parotidienne, c'est une loge figu-
 rée et constituée par les organes voisins ; elle
 contient la glande et le canal excretEUR, de Stévan.
 - « Bien, quelles sont les régions de la face qui
 abritent la glande parotide ? » - je les

connaissez et j'ai répondu sans hésitation -

- Pendant ce temps là il feuilletait mon classeur, croyant être celui du candidat précédent - « mais qui est ce qu'on vous apprend donc dans vos écoles ? et comme il me regardait je lui ai répondu « Monsieur, je sais tout ! » - ma réponse a fait sensation à l'école.

- Madame Dujigneau et plusieurs élèves qui écoutaient se sont chargés de la porter ; mais le professeur Quenu m'a lancé un regard qui manquait de sympathie -

- J'aisssant une tête courbée en Grec et marquant avec la pointe de son crayon - « quel est ce trou ? - quel est le nerf qui y passe - quel muscle s'insère ici - comment appelez vous cet os - et cette saillie - - etc- etc - ». Pour avoir le temps de réfléchir j'ai fait semblant d'être myope en baissant beau- coup la tête et cela m'a servi, je n'ai raté aucune de ces 19 questions - « bien. passez. -

- L'anatomie générale et la physiologie ont été moins compliquées mais sur 10 candidats nous n'avons été que 2 reçus - tout de même, j'appréhendais le résultat car le 3^e examinateur était mal disposé - après m'avoir demandé : quelles sont les régions qui envoient des lympha-

- tiques aux ganglions sous maxillaire il ajouta .

- « les avez vous injectés ? — « Non Monsieur . mais je suis celle étudié ce sujet au musée Drfila et j'y ai vu dans une vitrine , à droite en entrant , l'appareil à pression continue qui sert à injecter les lymphatiques , au mercure . —

- « ce n'est pas suffisant , quand on n'a pas injecté une pièce on ne l'a connaît pas , vous ne sauriez pas répondre ! — or , les étudiants en médecine , eux même , ne le font jamais . —

- j'ai été reçue quand même —

— à 6 heures du soir , le cœur léger , je reprenais le train pour Marseille et j'y retrouvais le ciel bleu —

— 13 Décembre , nouveau départ , voyage semblable au premier pour le deuxième examen . — : pathologie spéciale , générale et anatomie comparée — Je m'en suis assez bien tiré malgré une calle du président Cornil qui m'a demandé de quelle façon la cellule d'une glande salivaire effectuait sa sécrétion — je lui ai sorti la théorie de la sécrétion en général et il a été accommodant —

— Plus tard j'ai su qu'il venait de publier un ouvrage sur ce sujet et , évidemment , je ne le

connaissais pas — Nous avons eu une scène dans la salle d'examen : une candidate, grosse bonne femme, très élégante, est questionnée par le terrible Sébileau — « Madame, parlez moi des lésions du testicule ? — Oh docteur ! oh docteur ! demandez moi autre chose » — « Non Madame, vous auriez mieux fait d'étudier la veiole que de me faire importuner comme vous l'avez fait depuis 8 jours — et la bonne dame, dans une crise de larmes a du être accompagnée à la sortie —

— tout de même il y a eu 5 reçus sur 10 —

— Pour ma part, avec le troisième examinateur.

: Braca, un descendant du célèbre phéniciologue, j'ai failli lui en boucher un coin — au premier des deux candidats qui me précédaient il présente une tête de rongeur — « quel est cet animal ?

« un lapin — « non monsieur — « c'est un rongeur.

« comment l'appelez vous. « c'est un lièvre ..

« non Monsieur ce n'est pas un lièvre — « c'est un chat — « encore moins — et il passe à autre chose —

— au suivant, qui me précède, il passe l'amère tête —

« quel est cet animal ? « un rongeur — Oui, mais quel rongeur ? — « un blaireau — « Monsieur,

Le blaireau n'est pas un rongeur; merci. —

Pendant ces 2 interrogatoires j'avais eu le temps d'examiner la tête et je me suis rappelé qu'autrefois lorsque je passais mes après midi au musée d'histoire naturelle de Besançon avec le père Bataot, j'avais remarqué un squelette de castor dont les grandes incisives étaient couleur orange ce qui était précisément le cas, et je m'apprêtais à sortir une réponse assurée lorsqu'il me demanda « parlez moi de la denture de l'éléphant et en particulier de ses défenses ». je connaissais très bien le sujet et j'ai fait partie des 5 reçus —

3 heures plus tard j'étais dans le train de Marseille et des Brouilliards de la capitale je retrouvais un ciel de printemps

— Le mécanicien de mon hôtel, Paul Philip, ayant manifesté du goût pour les excursions nous avons organisé pour un dimanche une ballade au Pic de Bretagne qui, avec ses 1043 mètres, sera pour moi un record d'altitude, en attendant mieux, dans les Pyrénées ou les Alpes. — de Marseille à Aubagne par le train, ensuite 6 kilomètres de route jusqu'au village

de Gémenos ; au delà, un chemin pittoresque dans une vallée d'auj'age parmi les chênesverts et les buissons - en 4 heures nous avons atteint une source, près d'une grande grotte où, autrefois, on conservait de la glace et qui s'appelle du reste "la Glacière" - un sentier continue jusqu'au col de Brelagnes et monte ensuite à droite, assez raide, parmi les roches - Midi au sommet - vaste panorama comme je n'en avais pas encore vu : au Sud, la mer jusqu'à l'horizon ; au Nord, une belle montagne rocheuse où nous vions la prochaine fois ; sensation d'isolement qui me rayit. -

Le mécanicien Philip n'est pas aussi enthousiasmé.

— Le mécano est un type ingénieur ; je lui ai prêté 50 francs pour constituer, lui-même, une bicyclette dont le cadre est fait avec des bambous.

— elle paraît solide mais je ne m'y fierais pas -

— deux fois, le dimanche, mon patron m'a offert à déjeuner à l'Estaque, il est très chic avec moi -

— Ici il fait presque toujours beau temps. aussi j'ai exploré, souvent seul, tous les environs jusqu'au moment où j'ai rencontré un touriste : Georges Colombaud, qui m'a fait connaître la Société

— qui au moment où j'ai rencontré un touriste : Georges Colombaud, qui m'a fait connaître la Société

des Excursionnistes Marseillais, société modèle qui compte déjà 400 membres et qui organise des excursions chaque dimanche ; la cotisation qui est de 1 franc par an suffit pour l'impression d'un Bulletin trimestriel et d'un Bulletin annuel -

- Le camarade Colombeaud était un homme distingué, portant comme moi la Garde mais plus âgé ; nous mangions à midi dans le même restaurant.
- À l'occasion du nouvel an, mon patron a invité son personnel à une "grande Gaufrejaille".
- Il y a Steiner, le comptable ; Jules, le clerc d'étiquette qui est suisse ; Philip, le mécanicien et moi -
- Nous ayons été bien soignés, il y a même eu du Champagne auquel je n'ai pas touché ; de plus j'ai reçu pour ma part un billet de 100 francs -
- Du même moment je recevais ma convocation pour le troisième et dernier examen, le 15 janvier.
- 3^e et dernier voyage ; cette fois c'est l'anesthésie, la déontologie et la prothèse ; tous ont été refus -
- Cependant, le professeur Pinet m'ayant questionné sur l'anesthésie par le protoxyde d'azote, me posa cette question délicate, « dans les cas de mort par le chloroforme le cœur s'arrête-t-il en

syndrome ou en diastole ? - Comme il avait l'air bon enfant j'ai osé lui répondre : « Monsieur, à l'école on ne nous l'a jamais dit et mon traité d'anesthésie ne le mentionne pas. - « c'est bien possible. »

- Je suis même allé à Paris une quatrième fois, pendant les vacances de Pâques pour y retoucher mes diplômes et mes prix - J'avais au préalable écrit au directeur pour lui demander quand je pourrais me présenter et il m'avait fait répondre en signant lui-même «. quand vous voudrez ils sont à votre disposition », cette fois je suis resté 4 jours à Paris pour 69 francs, aller et retour, plus l'hôtel et j'en ai été pour mes frais. -

- En effet, boulevard Haussmann, le directeur : Godon, qui devrait plutôt s'appeler Godichon me répondit « Ce n'est pas moi qui peut vous autoriser, allez voir Monsieur Papot qui est président de la commission scolaire. » - Avec confiance j'arrive chez le feu gracieux Papot; à la boutannerie le ruban jaune de la médaille militaire justifiait son accueil; c'était très probablement un ancien sergent rengagé ou même un gendarme ayant conservé la marque du parvenu - « Ce n'est pas

à moi que vous devez venir adresseser, retournez vous le directeur ». Bien, j'y vais : le directeur qui est aussi un ancien mécano à 20 francs par semaine n'a su que me répéter 2 fois :

« ce n'est pas moi, c'est Monsieur Papot qui a accusé de ces questions, il n'y a que lui qui peut vous délivrer votre diplôme ! ».. j'avais bien envie de lui rappeler son origine mais je me suis contenté en pensant à ce bon La Fontaine qui disait jadis.

plus fait douceur que violence. —

— Ayant de retourner chez le pied de banc rentré et pour me calmer je suis allé à la tour Eiffel, d'où, à 300 mètres au dessus de ces crétiis, je fus au ciel écrasé de mon méfia. — Redescendu au niveau de la Seine une sieste pluie bienfaisante est venue achever de me rafraîchir les idées ; j'ai même enlevé ma casquette pour que son action soit plus efficace. — Mais tout cela ne m'avait fait qu'un peu de mal, dit-on. j'en remis au lendemain ma visite au rentré que nous appelions en 89 : un crève la faim —

— Le lendemain, encore un peu excité, mais tenant toujours à La Fontaine, j'étais en face

de Paphot - « M^r le directeur me renvoie chez vous pour obtenir mon diplôme ; je viens exprès de Marseille sur la foi de sa signature -

« Mais je vous ai dit hier que cela ne me regardait pas, c'est M^r Godan qui vous a écrit, montez lui sa lettre » — J'ai dû changer de couleur et je suis parti ; il était inutile d'insister ; j'ai pensé au Beau ciel de Provence, à la mer bleue, et j'ai couru en hâte vers ses rives ensOLEILLÉS. —

— 6 mois plus tard c'est mon Père qui recevait mes prix au milieu des applaudissements lors de l'inauguration de la nouvelle école, rue de la Cour d'Albérargue ; et l'auteur de mes jours m'écrit qu'il y avait éprouvé la plus grande satisfaction de sa vie — mieux vaut tard que jamais !! —

— à Marseille j'ai repris mon travail et les excusions — Souvent le soir je fais la causette avec mon pâton ; un soir de Mai il me dit « Vous avez soigné ce matin Mademoiselle Pinatet, qui Monsieur il n'y a que peu de chose à faire dans ses couches ; puis, subitement il ajouta « Comment ça va vous ?

— Un peu surpris et après quelques secondes d'hésitation, mais... à quel point de vue ? je n'ai regardé que sa

gauche et je ne me permettrais pas autre chose. —

« Oui, c'est bien, je vous ai déjà apprécié, mais vous êtes en âge de vous marier et j'ai pensé à vous ; c'est un beau parti ; c'est la fille d'un de mes amis qui est antiquaire rue de Rome et propriétaire d'une maison de 5 étages ; il y a deux enfants ; on vous donnerait cent mille francs le jour de votre mariage et on vous établirait à Toulon, vous seriez le grand dentiste de la ville » — Monsieur je vous suis reconnaissant pour l'intérêt que vous me portez mais je ne peux pas accepter ; je connais une jeune fille qui m'attend depuis 9 ans et à qui j'ai donné ma parole, je vous remercie.

— « Eh bien vous pourrez encore réfléchir » — Monsieur je vous remercie encore, je ne peux pas, » et il n'en a plus été question, et plus tard je devais le regretter.

— Mais revenons en arrière ; après quelques courses seul ou avec Philip, j'ai été admis aux Excursionnistes Marseillais avec le numéro 422. Colombaud et le président Piazza m'ont servi de parrain. —

— Le dimanche suivant, 24 avril je fis ma première excursion avec la société ; nous étions une vingtaine, des hommes de tout âge mais plutôt jeunes, des dames, des demoiselles ; tous gais et pleins d'entrain. —

- d'Olix où nous étions arrivés par le train nous ayons gagné la base du pic, un peu ayant d'escarpements, dans un site rocheux et aride et l'ascension s'est effectuée parmi les roches calcaires pour arriver à la croix -
- La Croix de Provence, érigée en souvenir de la victoire de Marius sur les Cimbres et les Teutons. -
- avec son piédestal de pierre elle a 16 mètres de haut et se dresse à 9 mètres d'altitude ; elle domine une magnifique paroi de calcaire gris dont je photographie le profil, ainsi que la brèche et les ruines de la chapelle. -
- C'est au cours de cette excursion que j'ai connu Salis, Limes, Quel, Delomme, Pellegrin, avec lesquels je devais sortir à peu près tous les dimanches jusqu'à mon départ de Marseille, au mois de Novembre -
- Au retour, à quatre seulement, nous avons pris un chemin inédit et hasardeux (pour l'époque) -
- Ayant traversé une sorte de grotte : le Garagai, nous avons continué vers le fond de la vallée ; cette pente sud de la chaîne n'offre pas de difficulté mais elle est assez raide parmi les rocs et les éboulis - nous arrivions à une petite route qui plus loin traverse le village de St. Anthanin et se dirige vers Olix -
- Tous les autres camarades sont descendus à l'ouest

et nous ont rejoint à St' Anthoine ; d' où nous sommes rentés par le train, enchantés de notre ballade.

— Avec les intérieures qui m'avaient suivi : Salis, Limes, Cler, Feiaud, nous avons tout de suite formé un petit groupe à part qui s'augmenta bientôt de deux bons marcheurs : Roux et Pellegrin. — Cler et Limes en étaient les animateurs tandis qu'en qualité d'ainé j'en étais l'arbitre. — Nous en vîmes à former un groupe compact que Cler proposa de nommer "Mascara", ce qui fut adopté à l'unanimité.

— Comme lieu de réunion, le samedi soir, nous avions choisi le trottoir, devant la drapierie Dianoux, où Cler était employé, boulevard Dugommier et, comme jadis Saint Louis au pied de son chêne, nous discutions nos projets pour le lendemain au pied du denier platane, c'était là notre siège social. — Comme ces camarades étaient tous employés nous n'avions eu que rarement la chance de nous trouver ensemble : les 6 Mascara — la première fois le 31 juillet 98, jour de la fête annuelle de la Société à Roquefavour ; nous avions fait bande à part en nous installant pour déjeuner au pied d'une paroi rocheuse, sous l'acqueduc ; avec nous de trouvait un camarade plus âgé et qui, ayant un

appareil photo nous a conservé un souvenir de cette journée.

— Une autre fois, le 4 Septembre, au cours d'une longue course, à la Ciotat nous étions réunis les 6 mai 1863 la photo prise par Cler nous a réduits à 5. —

— Peu après mon admission aux Excursionnistes j'ai eu j'eus une discussion avec Queyrel et Cler sur sujet de mes grandes courses de Besançon et du fait que, pour Noël j'étais allé de Marseille à Toulon en 8 heures pour 66 kilomètres — évidemment j'avais couru sur une partie du trajet, notamment les 20 kilomètres de descente de la gendarmerie à Olbiaule — en cette fin Décembre la route était blanche de givre ; sans sac et en espadrilles je n'ai pas eu à souffrir de la chaleur. —

Pour confirmer à mes camarades cet exploit je leur ai proposé de faire en un jour les 120 kilomètres de Marseille à Nîmes et le 7 Mai je les quittais à 9 heures du soir pour la grande course —

— Queyrel, à bicyclette, m'a rejoint à Miramas vers 6 heures le lendemain matin pour m'apporter à manger et plus tard m'alléger de ma reste. Pas d'arrêt à Arles et seulement 5 minutes à Feuques où de bons gens m'ont offert du vin que j'en ai pas accepté ; par contre j'ai bien absorbé un litre d'eau qui n'était

pas fraîche, puis je les ai photographiées avant de repartir pour les 15 derniers Kilomètres - à 5 heures 10.

j'étais au bout, pas trop fatigué, mais assez. -

en déduisant 15 minutes d'arrêt il reste que les 120 Kilomètres ont été franchis en 19 heures 50 -

Le temps de prendre 6 photos et de manger, et 2 heures plus tard je reprenais le train pour Marseille -

- Pendant 6 mois je suis sorti à peu près tous les dimanches avec l'un ou avec l'autre presque toujours favorisé par le beau temps ; j'ai parcouru tous les environs et surtout j'ai admiré la côte du sud avec ses merveilleuses calanques. - -

- Combien j'ai regretté ce pays si pittoresque quand j'ai habité plus tard la Gascogne. - non seulement j'ai regretté les paysages mais aussi les amis -

- Nous étions comme des frères unis par une sympathie que je n'ai pas retrouvée aux Pyrénées - je ne saurais oublier nos marches en chantant comme des écoliers :: un grenadier de la garde impériale, qu'avait-il eu les pieds gelés à Moscou. disait à la fille du serrurier qui avait forgé la clé de la serrure de la porte de la grille de la colonne Vendôme, c'est nous qui avons pris ces

canons là ! — ou encore : sur les routes d'Algérie, d'Algérie, quand on se tient de papier, de papier, qui'est plus mince que du cerfeuil, on se fourre le doigt dans l'œil ! — Un jour, en allant à Roquefavour, nous avions acheté du boudin en passant à Olix ; après une trentaine de kilomètres qui nous avaient oxydé l'appétit nous avons profité d'une source fraîche pour déjeuner.

— Y avait-il quelque chose de mauvais ou c'est ce le froid qui a troublé la digestion du boudin gras, toujours est-il qu'un peu plus tard nous vomissions en chœur au pied d'une haie — Limes fut le plus malade puisqu'au retour je l'ai porté sur mon dos pendant 2 kilomètres pour atteindre la gare de Gardanne — 2 fois le dimanche j'ai failli compagnie aux amis pour répondre aux invitations du docteur Hacquin, on ne peut plus aimable avec moi et je ne pouvais m'empêcher de penser au crétin de paton que j'ai eu à Paris pendant 2 ans.

— J'en profite les vacances du 15 Octobre pour aller à l'andom préparer mon mariage ; il a été fixé au 24 ou 25 Octobre — j'en ai avisé mon paton, nous avons trouvé un opérateur : M^{me} Eckian,

et le 10 Octobre je quittais le docteur Haenlin
en nous exprimant tous les deux nos regrets.

Relevé des courses pendant mon séjour à Marseille.

1897 - 14 Novembre - matin. Il. D. de la Garde. 15^{fr}
après midi. la jetée

- 21 Novembre. - Calanque de Sormiou 27^{fr}

- 28 J^o. matin. la jetée, nayires de l'escadre.
après midi. Marseilleveyre avec Philip. 32.

- 5 Décembre. étang de Berre. les Martigues.
les employés d'Haenlin avaient cherché
à me persuader que le petit chemin de fer
marchait à la voile! 52^{fr}

- 12 Décembre. Jammet de Carpiagne 25.

- 19 J^o. - Pic de Bretagne - avec Philip. 62.

- 25 J^o. - Marseille Toulon - en 8 heures. 70^{fr}

- 26 J^o. Toulon Marseille - 70.

1898 - 2 Janvier - Mint. Puget - - 36.

- 16 J^o. Marseilleveyre. 25.

- 23 J^o. l'Estaque. photographier le rafide
à la sortie du tunnel de la Nerthe 30^{fr}.

- 30 J^o. tour de la Corniche, Madagascar 18.

- 21 -

— 6 Février - Aubagne au Pic de Bretagne — 34st
 — 13 — Paray. — culangui. 25.
 — 20 — matin A.D. de la Nerthe
 Soir — Marseilleveyre 55.
 — 27 — Mont Puget - descente Nord 38.
 — 6 Mars — la Piétat. ch. de fer. —
 — 13 — pluie. défilé de l'Indus —
 — 20 — Marseille. Salon et retour. 100st
 — 27 — pluie. tour de la Carniche —
 — 3 Avril - Carniche. Montredon. Ecatelette 30.
 — 10 — Marseille - Nîmes 125st
 — 17 — pluie — — —
 — 24 — Dix - 1^{re} Victoire 35
 avec les Etoiles. Marseillais
 — 1 Mai - Aubagne - la 1^{re} Baume
 avec les Marseillais — — — 45
 — 15 — Toulon. Hyères. Cargueyrane.
 avec Tremoulières et d'autres E.M. 30.
 — 19 — Pas des Paniers. Martigues. 24.
 avec Benoit. Chaiix.
 - promenade en bariou. cléry de Béne
 — 22 — la Nerthe. Cadier. Roquefavour. 60st
 avec Cler. Lunes ...

29 Mai	Nice, Monaco, Menton	42.
30 - 1°	Menton, Nice	42.
5 Juin -	Marie-Peyre, Portiou, Sormiou avec Cler. Limes. Salis.	37.
12 - 1°	la Merthe, Simiane, Pilon du Roi.	60.
19 - 1°	Cassis, Vaucluse, Puget. Polygone	45.
26 - 1°	pluie - la jetée	-
3 Juillet	Cabriès, Aix, Roquefavour, Vitrolles. avec Salis, Cler, Colombaud	45.
10 - 1°	Septèmes, Roquefavour, dep' Indus	48.
14 - 1°	la Sainte Baume, pris des Béquines avec Cler. Limes - Salis	56.
17 - 1°	N.D. des Anges. Pilon. Simiane	46.
24 - 1°	Cany, Saillans - Niolon	48.
31 - 1°	Conquet à Roquefavour.	56.
7 - 1°	Daut. l'oule, Puget, Luminy	46.
14, 15 - 1°	- à Pandan	-
21 - 1°	Alpiloch. Garlaban. Ouviol avec Cler. Salis. Limes	52
28 - 1° matin	en bateau-phare de Planier.	
	soir - Calanque de Sormiou	30.
4 Septembre	Cassis, la Ciotat, Aubagne Salis, Roux, Cler. Limes. Feiaud	65.

- 23 -

11 Septembre - Gardanne. Puyloubier. S'Per.

	Cler. Salis. Péreud	52 "
18	J. - 3 plinées. Sicile. Toulon	41.
25	J. - Gardiolas. En Vau. g ^{de} Candelles.	48.
2	Octobre - Château J. ff	-
9	Octobre - Sainte Victoire	50.

Comme il en avait été convenu j'ai quitté le cabinet dentaire le 15 Octobre au soir - et je retrouvais Lemaire, invité à mon mariage, avec qui j'avais organisé une balade à la côte d'Azur - j'avais préparé mes baguettes, faîsées dans ma chambre, pour les prendre au retour -

- 16 Octobre - départ de Marseille pour Nice.
- 17 - J. Nice. Taquet. Gorges du Cians couché 13eul.
- 18 - J. - mauvais temps - Séjour à 13eul.
- 19 - J. descente du Cians - c. Nice.
- 20 - J. - Séjour à Nice - - J.
- 21 - J. Monaco. Menton - frontière - J.
- 22 - J. - Séjour à Nice - - J.
- 23 - J. - arrêt à Marseille - colis - c. train
- 24 - J. - arrivée Pondam

- 24 -

Descendu chez les époux Dubois, avec Lemaire.
- faut est prêt pour notre mariage -
Juillet au cahier V

- Octobre 1919 -

○ Il demande des vendanges -

Nous sommes en Octobre 1919... le premier automne et les premières vendanges de la Paix sont favorisées par le beau temps ; j'en profite moi-même un mardi après déjeuner en allant à la gare retirer un colis ; le ciel est bleu, je n'ai pas clients ayant deux heures ; ils ont du reste un salon d'attente.

Sortant avec mon paquet sous le bras, je trouve à 50 mètres un homme assis sur le trottoir et qui pleurait. — « Vous êtes malade, lui dis-je. — « non, mais je voudrais retourner à Toulouse et je n'ai pas d'argent. » — Mais comment êtes-vous venu ? — et il me raconta sa nayante aventure.

« j'habite Toulouse où je travaillais chez un peintre ; j'ai dû le quitter parce que j'étais malade ; depuis la guerre je suis faible parce que j'ai eu les gaz dans les tranchées et j'ai été réformé. »

Alors on m'a mis à l'hôpital pendant 15 jours et ça allait mieux. — En sortant je suis allé à la mairie demander du travail ; on m'a répondu que si je souhaitais me payer le voyage on demandait

dans le Gers, des gens pour vendanger; et voilà, je suis arrivé hier et le chef de gare m'a dit que les vendanges étaient finies mais qu'il y en avait encore du côté de Valence. — j'y suis allé à pied, j'étais fatigué. — J'ai vu le maire qui m'a dit que c'était fini et qu'on ne pouvait pas m'occuper, qu'il fallait renoncer à Toulouse et qu'à la mairie de Léndom on me paierait mon voyage; - il a été chié, il m'a fait manger et faire un coup. —

— Je suis reparti pour Léndom avec 4 sous dans ma poche, il n'y avait pas de quoi aller à l'hôtel, alors j'ai couché près de la route dans une vieille baraque. — Le matin à la mairie ils m'ont dit qu'on ne pouvait rien faire pour moi parce que Toulouse c'est pas dans le Gers.!

— Alors me v'là; je n'ai rien bouffé depuis hier et je n'ai pas le sou pour prendre le train. —

— Eh bien, venez avec moi, je ne suis ni de Toulouse ni du Gers, mais nous sommes tous les deux des français; pendant la guerre, pour monter au front on ne nous a jamais demandé de quel patelin nous étions! —

— En passant à la Boucherie je lui ai acheté

un pain d'une livre, de la charcuterie et une plaque de chocolat, puis nous sommes partis du côté de Goudard où je comptais sur mon client : Boissel pour occuper un peu ce pauvre diable —

— après dix minutes il a dû s'arrêter, c'était visiblement un homme sans force ; comme j'avais la bicyclette j'ai continué seul jusqu'à chez Boissel —

— là aussi et dans toutes les communes voisines les vendanges étaient finies depuis 15 jours.

— j'ai retrouvé mon homme qui finissait la livre de pain et qui me dit « qui est ce que je vais devenir —

— « Ne vous inquiétez pas, venez avec moi, demain matin j'ai à la mairie où je suis connu, j'aurai peut-être plus de chance que vous. —

— à la maison, ma femme n'a pas été trop surprise ; en 1914 je lui avais déjà amené un pensionnaire du même genre . —

Il était près de 6 heures et les clients, par hasard peu nombreux, ne m'avaient pas attendu.

— Après souper nous lui avons installé un lit comme jadis à M^r de Vallombrosa —

— Le lendemain, délaissant à nouveau les clients, j'étais à 9 heures à la mairie pour y apprendre

une fois de plus, que le sujet n'étant pas résidant dans le Gers ne pouvait recevoir aucun secours.

— D'après, tant en mangeant avec nous, il nous confia qu'il était originaire des Pyrénées, d'un petit village de la vallée d'Aure : Cincizan - où habite encore sa sœur et que, s'il y avait malen, il préférerait y retourner, plutôt qu'à Toulouse, parce que là on ne le laisserait pas crever de faim après avoir mangé de crever dans les tranchées !

— « C'est bien facile, tout à l'heure, à deux heures, il y a justement un train pour Pisele ; vous pourrez être en famille ce soir même ».

« - Oui, mais qui est-ce qui va payer pour moi.

— Ne vous en faites pas -

— Nous lui avons fait un petit paquet pour son souper ; je lui ai pris un billet pour Arreau, et il est parti tout einsu ; il m'aurait presque embrassé ! il m'a remercié et n'a pas mangé. J'ajouterai « Si jamais vous venez de nos côtés venez me voir, vous serez bien reçus ...

— à Cincizan tout le monde me connaît, vous n'avez qu'à demander : Pépète de Guizrou !

1914

Une Visite

Le Samedi 23 Mai 1914, jour de marché à
Londres, vers 6 heures et demie du soir, je reconnus
le dernier client après une journée bien remplie.

— Je venais de poser un soupir : enfin libre !
lorsqu'un coup de marteau à la porte vint troubler
mon repos encore un !! Allons-y, c'est
peut-être un pauvre diable qui souffre ... et, en
effet, l'homme avait bien l'air d'un pauvre
diable mais il ne souffrait pas des dents .—

— Un grand bonhomme de 65 à 70 ans,
à longue barbe grise, mal vêtue, sans cravate,
plus tard j'ai vu ses bas de pantalon déchirés et
ses souliers percés attachés avec des ficelles, un très
vieux chapeau de paille ; le type complet du mendigot.

— Mais j'ai vite remarqué qu'il s'exprimait
avec distinction pour se présenter — « Excusez-
moi bien de venir vous déranger à cette heure
terrible car je ne suis pas un client ; j'ai encore
toutes mes dents en excellent état mais je n'ai rien
pour les utiliser — et c'est là le motif de ma visite —

je l'ai fait monter et assener au cabinet dentaire
 où il me fit le récit suivant — je suis mécanicien
 dentiste et je viens vous demander de me faire la
 faveur de m'employer quelques jours car je n'ai
 rien mangé depuis hier à midi ; j'ai travaillé
 cet hiver à Cluch, chez votre confrère Négrier ;
 je l'ai quitté il y a 3 jours pour me rendre à
 Bordeaux où j'aurai du travail pour l'été,
 et comme il me payait fort peu j'ai du faire
 le trajet par la route. — Ayant hier j'ai couché
 à Fleurance ; hier je suis arrivé à Lectoure
 où je comptais sur le docteur Dieuzéde, votre
 collègue, pour obtenir un secours, mais j'ai eu un
 accueil des plus froids, de même que chez le
 docteur X. — et comme je ne voulais ni deman-
 der la charité ni voler j'ai mis un cran de plus
 à ma ceinture et je suis descendu vers la plaine —
 — La garde barrière n'ayant pu m'indiquer
 une grange pour y passer la nuit je me suis
 allongé derrière une haie, dans un pré dont
 l'herbe fleurie et abondante m'a servi de matelas —
 — En contemplant le ciel étoile j'ai longuement
 médité sur la solidarité humaine et j'ai fini

peu m'endormir malgré la fraîcheur de la nuit -

- c'est le Gruit du train qui m'a réveillé. -

- Je pensais me rendre à Agen, où le pasteur protestant m'aiderait certainement à continuer ma route mais il y a trente six Kilomètres et il était plus court de venir à Pandam, surtout avec l'estomac vide -

- Je l'ai interrompu pour venir à la cuisine dire à ma femme de faire deux fois plus de soupe parce que j'avais un invité famélique ..

- La conversation, où plutôt le monologue, a repris « d'autre part, dit-il, j'ai souvent entendu parler de vous ; on sait, à Cluch, que vous êtes assez original et que vous travaillez pour rien, on ne vous flatte pas et c'est parce que j'ai escompté votre philanthropie que je suis maintenant devant vous..

- Eh bien, vous ne vous êtes pas trompé, vous n'êtes certainement pas du Midi, et moi non plus -

- quand j'étais jeune on m'a enseigné la maxime de la charité : aidez vous les uns les autres et je permets en pratique - vous allez partager notre souper, sans vin et dans viande car nous sommes végétariens et buveurs d'eau et nous vous installerons un lit avec un matelas dans une

grande pièce qui nous servait de grenier ; vous n'y veniez pas le ciel étoilé mais vous dormirez mieux qu'au bord de la route.

— Mon invité a été discret, j'obie de parole ayant et après le repas et comme il était fatigué je l'ai conduit de bonne heure à sa couchette. Je n'ai même pu demander qui il était.

— Le lendemain il était près de 10 heures qu'il dormait encore. — A des mercieries ma femme a écrit, elle aussi, remarqué que ce n'était pas le premier venu ; tout de même nous étions intrigués par le fait qu'il n'ayait aucun bagage, même pas une serviette pour se débarbouiller.

— C'était dimanche, l'avant veille une cliente nous avait fait cadeau d'un beau canard, notre invité en a profité.

— Alors il nous a confié qu'il était âgé de 66 ans et qu'il avait mené une vie de romanichel, travaillant 2 ou 3 mois à un endroit comme mécanicien dentiste ; 2 ou 3 mois dans une autre ville, jusqu'à l'hiver où il n'est pas prudent d'être sur le haye. — Il avait aussi parcouru toute la France, l'Algérie, il avait même, étant

plus jeune et moins imprécocieux, fait un voyage en Australie, voyage pittoresque qu'il nous causera en détail quelques jours plus tard. —

— 13^e, faisant toute ma théorie moi-même et travaillant souvent 15 et 16 heures par jour, ma femme a été ^{d'aviz} de le consigner comme ouvrier pour me reposer un peu — je lui ai demandé des conditions de travail et il m'a répondu. « vous n'avez qu'à me nourrir et me payer, je n'ai pas besoin d'argent. »

— « Comment ! vous êtes resté 36 heures sans manger et vous n'avez pas besoin d'argent !

« Oui, je vous demanderai seulement de m'acheter une chemise, un mouchoir de poche et une paire de chaussettes, quoique j'en aie perdu l'habitude ; et aussi des lunettes ; j'ai du perdre les miennes dans le champ fleuri de la route de Lectoure. —

— « 13^e bien, je vous achèterai tout cela demain lundi ; je vous conserve comme mécanicien et pensionnaire, mais je tiens à vous payer ; puisque vous voulez rester ici un mois j'assurerai vos besoins, je vous paierai le voyage en chemin de fer jusqu'à Bordeaux pour vous éviter 170 kilomètres de route en passant par Ugen et je vous donnerai en portant, de quoi

subsistre en attendant la place qu'on vous a promise
à Bordeaux pour cet été. — C'est entendu.
— Le lendemain lundi je n'ai pas eu beaucoup
de clients, nous sommes allés aux emplettes :
2 chemises, 2 paires de chaussettes, 3 mouchoirs,
1 poignard, 1 serviette, des lunettes et il s'est mis
au travail ; j'avais pas mal de réparations en
retard et un assez grand nombre d'appareils,
il travaillait assez bien mais pas vite.

— Après souper il nous a tout de même dit qu'il
était de bonne famille mais qu'il avait la
Gorgeotte ; que depuis très longtemps il n'avait
plus de rapports avec ses parents. — Je n'ai pas
été étonné d'apprendre qu'il avait fait des études
au lycée Louis le Grand d'où il était sorti avec
le prix d'honneur. — doué d'une excellente
mémoire il avait, à cette époque, appris et
récité 750 alexandrins, en une seule nuit, et,
pour que nous n'en doutions pas, il nous en a
dédité une centaine ainsi qu'une page de la Henuade
de Voltaire. — Nous avons appris, sans le lui
demander, qu'il s'appelait Dehaume. —

— Il continuait d'être très honnête, discret, spirituel ;

il ne fumait pas, ne sortait pas, buvait de l'eau comme nous. — Tout de même, au bout de 8 jours il me demanda de lui avancer 10 francs; je lui en offert 20 qu'il a refusés et il est sorti. —

— qu'en a-t-il fait, je n'ai pas cherché à le savoir. —

— Tous les soirs nous causions de divers sujets; par les nuits claires nous avions contemplé le Ciel avec ma grande lunette, il se souvenait de sa cosmographie, depuis près de 50 ans. —

— Des jours passaient, agréables pour lui et pour moi, il donnait des conseils aux enfants et nous nous étions attachés à lui, il était presque de la famille. —

— Chaque 2 semaines environ il vint avec un air pluôt gêné me dire « Monsieur Robach, je voudrais aller à Clueb, j'y ai laissé un peu de linge dans une valise que j'ai laissée chez ma blanchisseuse, je veux vous demander de m'avancer 10 francs pour le voyage; de même que la semaine précédente il ne voulut pas en accepter davantage. —

— Il partit donc un jeudi matin avec le courrier de Dufau, à cette époque le trajet coûtait 3 francs. —

— Le soir à 8 heures, au retour du courrier, mon hôte était là, rapportant sa valise. —

Tout en mangeant il nous raconta son voyage et l'emploi des 10 francs : 3 à Dufau pour la voiture — 4 qu'il devait à la blanchisseuse, 18 sous de pain et fromage pour son repas ; il ne lui restait donc plus de quoi rentrer, ce qui ne l'empêcha pas de faire un geste auquel j'ai reconnu l'homme du monde —. « je me suis excusé et comme la jeune fille ayant eu soin de ma valise je lui ai donné 2 francs (c'était l'époque du franc or. « il ne me restait que 2 sous mais j'avais prévenu Dufau que je travaillais chez Robach et il m'a ramené à crédit ; aussi je vous demanderai d'aller payer ce brave homme le plus tôt possible. — Bien —

C'était peu après les élections ; il nous a raconté, en souriant dans sa barbe, combien il avait ri en lisant la profession de foi du candidat Cabatut, forgiveur à Vie Fezensac — laquelle je terminais par cette phrase pathétique : « et si je ne suis pas élu je reviendrai parmi vous, je reprendrai le marteau pour faire jaillir à nouveau, sur mon enclume aimée, les étincelles d'ordufor en fusion —

— Renseignements pris, très peu d'électeurs ont apprécié le lyrisme du candidat. —

Pendant la troisième semaine nous avons continué les séances d'astronomie et les conversations du soir —

— ma femme étant née à Dijon, partie de Pézen, il nous a conté toute la vie de cet écrivain et rappelé son épithète : c'est Perrin qui ne fut rien, pas même académicien. —

— Une autre fois, comme nous parlions des éclipses il nous sortit une bonne histoire : ayant passé quelques mois à Marseille en rentrant d'Australie il fit à pied le trajet jusqu'à Nice avec de nom — greuses étoiles... « ce fut une agréable promenade mais en arrivant je n'avais plus d'argent —

— Je suis entré comme mécanicien chez Saussine, c'était un bon hôtel dans un pays très agréable ; j'y serais resté un peu plus longtemps qu'ailleurs sans un incident que voici : un jour, dans l'échoppe, pendant que je finais du canutchauc, le fils Saussine, qui n'était pas loin du baccalauréat, templaît sur une version latine. « ne vous fachez pas mon ami, je pourrais peut-être vous aider ». —

— Oh ! c'est du latin, il y a plusieurs manières de le comprendre, c'est la barbe ! — « mais, montez le moi quand même, j'en ai fait, moi aussi, du latin. —

et je pourrais peut être vous aider ; il s'est décidé, ce n'était pas très difficile, je lui ai fait ma version -

- Le lendemain soir, en rentrant du lycée :

« dis donc, papa, il est époustouflant le mécano, il m'a fait ma version l'ultra et j'ai eu 18/20 ah ! ,

- Aussi le père Seuvigne tout aimable vint me dire : « Monsieur Désiré, je vous félicite pour votre dévouement vous avez eu la note 18 ; aussi, vous seriez bien aimable de prendre une heure par jour pour donner une leçon à mon fils ». Rien volontiers ! mais il aurait voulu des heures de 90 minutes en plus de la théorie. — « N'ayant probablement jamais fait de latin et pour exhiber son savoir il me faisait des cours sur l'évolution des dents de sagesse ou des dents de lait et me lisait des rapports qu'il avait faits sur des cas intéressants ; cela ne m'intéressait pas mais je l'écoutais par politesse -. Il devait exiger pour le travail et les leçons et ne parlait jamais de me payer les heures supplémentaires, aussi, un après midi, alors qu'il me lisait un boniment sur la physiologie alvéolaire je me mis à siffler la Marseillaise ! » le père stupéfait s'arrête, « comment, monsieur, cela ne vous intéresse donc pas !

« Oh ! pas le moins du monde, et suis, tenez, je m'en
vais, j'en ai assez de votre boîte. »

« Vous ne partez pas, je ne vous haïrai pas. »

« Oh ! cela n'a pas d'importance, vous me devrez 3
semaines et les leçons, et bien je vous en ferai cadeau
pour faire insinuer vos turpitudes. »

« J'ai rangé mes affaires, mes outils et je suis parti —
de Nice je suis allé à Dunkerque en traversant le
long du chemin, puis à Bayonne ; j'ai fait ainsi
plusieurs fois le tour de la France ayant dans cet
hiver à échapper et finalement aujourd'hui chez vous. »

Il commença à parler de son départ pour l'Orléanais ;
ce n'était plus pour y travailler ; c'est un fournisseur de
cette ville qui devait lui avancer assez d'instruments
pour aller s'installer à Biarritz ; je n'ai pas osé lui
dire qu'il ne marquait pas assez bien pour exercer dans
une ville de luxe. — C'était l'annonce d'une crise
de Bougeotte et je ne voulais pas lui en apprendre
le remède qui consiste à bouger. — —

Un soir, peu avant son départ, il nous fit le récit
de son voyage en Australie ; il était jeune à cette
époque et les voyages forment la jeunesse !, il n'avait
pas encore le mépris de l'argent. — Jules Verne

avait dû lui inculquer des idées vagabondes ; il partit pour l'Australie faire de l'élevage. — à cette époque on donnait gratuitement aux colons autant de terrain qu'ils pouvaient en désirer ; il y avait de la forêt et surtout de la forêt. — on sciognaient les arbres par une encoche circulaire, ils séchaient et l'herbe poussait entre eux. — . Donc je débarquai à Melbourne, la préfecture m'attribua une assez grande surface de forêt où je mis un troupeau acheté à bon compte ; — C'était la belle vie sauvage ; je fis connaissance des voisins avec qui nous concluions le bétail à l'abattoir de la grande ville ; il n'y avait pas de clôture, on marquait la séparation par des encoches aux arbres — bien entendu on ne pouvait pas surveiller le bétail à travers la forêt, tantôt mes bœufs allaient chez le voisin, tantôt les siens venaient chez moi, ils étaient marqués cela n'avait pas d'importance. —

— Pendant 3 ans j'ai gagné de l'argent, je devais revendre la propriété et mon troupeau car j'en avais assez de l'Australie lorsqu'un beau jour, ou plutôt une nuit, le feu fit chez le voisin et ne tarda pas à gagner ma propriété ; mes bœufs se sont sauvés dans les forêts voisines et vous pensez bien que

je n'allais pas courir après ; il devait y en avoir environ deux mille . — Je suis revenu à Melbourne où, moyennant 3000 francs (d'alors) je me suis embarqué pour la France . — Que sont devenues mes propriétés ? je n'en sais rien, j'en ai jamais écrit pour le savoir . — Nous sommes au 18 Juin 1914 ; le départ de mon pensionnaire est fixé au 19 .

— Notre clémie soirée a été longue ; M. Debaume reconnaissant l'accueil sympathique que nous lui avions fait nous dit : « — Je serais un ingrat si je partais sans vous dire qui je suis ; ma famille habitait le quartier aristocratique de l'Étoile, à Paris ; mon nom est Debaume de Vallambrouse, que vous pouvez voir dans Chateaubriand ; voici du reste des papiers et une lettre d'un notaire qui insiste pour que je retièvre un héritage de 200 000 francs ; que voulez vous que j'en fasse ! .. il y a du reste longtemps de cela, je n'ai jamais dit où j'étais et je n'en ai plus jamais entendu parler — en effet, j'ai vu les papiers —

— Le lendemain matin je le reconduisais à la gare où je lui ai remis son Gillet pour Bordeaux et 180 francs (or) pour sa route — et l'arrivedé . —

— . Quinze jours passent ; je pensais déjà au oubli

de sa part lorsque je reçus une lettre de Biamitz ; il s'est en effet installé dentiste mais n'a pas inspi-
ré confiance et de toute façon dans l'obligation de me demander 5 francs ! que pourra-t-il faire avec 5 francs - je lui en ai envoyé 10 mais 6 jours après il m'en a redemandé 5 autres - nouvel envoi de 10 francs, suivi d'une 3^e demande, toujours de 5 francs, pour payer son loyer ! Cette fois c'est ma femme qui lui a répondu que j'étais absent et qu'il n'avait qu'à entrer en possession de l'héritage.

- Alors, plus de nouvelles - le 3 Août la guerre est déclarée, je me demande ce qu'il va faire -

- Un mois plus tard une lettre de Biamitz ; évidemment il a abandonné l'art dentaire et s'emploie à n'importe quoi ; il ne me demande rien, c'est sans entendu, et termine sa lettre en disant : « je suis philosophe, j'ai adopté la maxime du sage d'Horace :

Et si fractus illabatur orbis

Imparidum ferient ruinae.

Et ce fut le silence pendant 7 ans -

Comme il avait déjà 66 ans je ne pensais pas qu'il me fournirait l'occasion d'écrire un nouveau chapitre.

1921 — La guerre est finie depuis 3 ans ; l'armistice et le traité de Versailles sont déjà dans l'histoire ; on a presque oublié les souffrances des combattants, sauf les combattants eux mêmes. —

— De nombreux événements ont marqué le cours de ma vie : je suis devenu veuf ; j'ai vendu ma maison de Londres et mes deux cabinets dentaires et je suis venu habiter et travailler à Montrejeau —

— Durant les 3 années qui ont suivi ma libération j'ai entretenu ma petite clientèle de Montrejeau en y venant les 6 premiers jours de chaque mois ; aussi, après 36 ans de travail ai-je décidé de ne pas me remettre à la galéie et de continuer dans les mêmes conditions après avoir quitté Londres. —

— Nous sommes en 1921, j'habite au Courau et j'ai un atelier chez Madame Lardeilhac, librairie éditeur. —

— C'est là qu'un jour de juin j'ai eu la grande surprise de revoir la bonne figure de M^r Dehaume ; il n'avait pas changé, je crois même qu'il portait encore le chapeau de paille de son arrivée à Londres, en 1914. — Toujours la même physionomie souriante derrière une barbe quelque peu blanchie. —

— Comme 7 ans auparavant il terminait un tour

de France, d'Est en Ouest. — Après un bivouac à Bordeaux et un séjour à Mont-de-Marsan, toujours comme mécanicien dentiste il avait pensé à son ami Robach ; l'andom n'était plus qu'à une centaine de kilomètres, toujours par la route ; l'affaire de 4 journées de marche. — Mais, surprise ! l'ami Robach a quitté la ville ; c'est à nouveau une centaine de kilomètres pour aller le trouver à Montrejeau ; qu'est ce que cela pour un homme qui a passé une partie de sa vie sur les routes !

— Ayant conservé un bon souvenir de l'homme instruit et bien élevé je l'ai accueilli comme tel, mais je ne pouvais pas le loger ; je le mis en pension, à mes frais, à l'hôtel Lassus où nous mangions ensemble. — toujours sans bagage je lui ai acheté une chemise et du petit linge huis, comme dernière complète, une paire de lunettes chez Talazac. —

— Cet opticien d'occasion était en même temps bouchier et horloger ; il habitait dans une petite rue où une si petite boutique que nous l'occupions entièrement à nous trois ; mais nous y avions bien ri en écoutant les théories communistes du dit opticien — pour lui il n'existe qu'un moyen de rendre tout

Le monde heureux et de relever la morale, c'est de supprimer la monnaie ! avec ce système chacun fournirait son travail ou de marchandise .

— Oh ! lui dit M^r. Dehaume, c'est une excellente idée, voulez-vous que nous donnions l'exemple : je suis dentiste je vais vous arracher une ou deux dents pour payer les lunettes, et comme j'ai besoin d'une pendule je vous offrirai en échange un petit mouton . — Bien entendu la conversation a changé mais le frère Talazac n'a pas compris que la monnaie était une des plus anciennes et des plus utiles inventions des hommes . — Le troisième jour il pleuvait j'ayais à faire un grand appareil et 2 réparations, je confiai ce travail à mon hôte pendant un déplacement à S^t. Gaudens. et toute la journée nous ayons causé pendant la cuisson des appareils . —

— Mon compagnon avait vieilli, ce n'était plus l'homme spirituel et clair et d'autrefois aussi n'ai je pas été trop surpris le lendemain en ouvrant la machine et les mouffles : tout mon travail était perdu, les dents de l'appareil avaient été cassées sans ajustage, les réparations manquaient de caoutchouc, bref, j'ayais tout à recommencer ; aussi dès l'arrivée

de mon protégé qui ne sut répondre un seul mot, lui ai-je déclaré. « - M^{me} Dehaume vous avez changé, vous avez perdu le sentiment de la reconnaissance, je ne peux pas vous conserver plus longtemps ici. — Pour ne pas ternir mon geste de solidarité vous irez encore prendre votre repas de midi à l'hôtel et vous aurez un train à 3 heures pour Toulouse, je vous paierai le voyage et je vous donnerai même de quoi ne pas tendre la main en arrivant. — à la gare je lui ai remis son billet avec un peu d'argent en le priant de ne plus revenir ; il ne m'a pas dit merci et il est parti sans même me regarder. —

— En rentrant à la maison il m'est revenu à l'esprit les dernières lignes qu'il m'écrivit en 1914. « . je suis philosophe, que l'univers s'écroule je demeure impassible. » —

— Impassible il est resté mais c'est moi qui ai été le philosophe en ne conservant de cette aventure que le souvenir d'une bonne action. —

— Ditez vous les uns les autres. —

— Un patriote —

L'est du maire de Landom qui il s'agit; le dénommé Naples, Etienne, ayant; celui là même qui faillit me faire échapper par la foule le 3 Août 1914.

— J'étais en bons rapports avec lui comme dentiste de ses parents mais c'était un anariste; radical socialiste à l'époque où ce parti représentait à peu près l'extrême gauche. —

— N'ayant jamais fait de service militaire mais mobilisable il avait trouvé le moyen de ne pas être appelé avec sa classe, aussi profitait-il d'une occasion pour faire remarquer son patriotisme en arêtant théâtralement un espion des plus dangereux, cet espion c'était moi! —

— Durant les premières semaines de la guerre le tambour de ville: Libopeire, publicit devant la poste et par conséquent juste en face de chez moi, les nouvelles des armées — On se rappelle que jusqu'au 22 Août nous étions entrés en Belgique où les Allemands nous attendaient pour nous infliger le désastre de Charleroi, Bertrix, Géline —

puis ce fut l'invasion rapide et l'arrêt de l'armée de Von Kluck après la Bataille de la Marne.

— Alors ce fut le maire qui, personnellement, lisait le communiqué sur les marches de la poste avec une allure de patriote ; c'était le commencement de la victoire. — Le 10 Septembre, après un repli des Allemands sur des positions qu'ils devaient conserver 4 ans, notre appariteur improvisé eut une phrase héroïque : « l'ennemi est en pleine retraite, encore quelques coups de pied dans le c... et ils seront chez eux. » ce qui lui valut des applaudissements. — Un jour, à l'issue d'une publication, Dufin, l'épicier voisin, avec qui j'étais barrant en bons termes, m'ayant aperçu au balcon s'écria « et celui là qui se plaint, si j'avais des tomates je le ferai rentrer. » — aussi, depuis ce moment nous l'avons toujours appelé "la tomate". — J'ai cependant failli lui rendre un grand service, par la suite : peu après mon départ d'Alger, son fils unique, mobilisé, entrat, gravement malade à l'hôpital Saint-Jacques — 29 reprises sa mère ne fut pas autorisée à le voir, et 8 jours après il mourait ! — Si j'avais été là, j'aurais,

comme pour ses camarades Béidor et Bessagnet, fait entier sa mère, en contrebande, pour y passer les nuits, et peut-être ne serait-il pas mort.

— Nous sommes en Septembre, les armées sont débâillées et les publications deviennent moins avantageuses, elles sont aussi moins fréquentes tandis que l'orateur improvisé diminue ses exhortations au patriotisme.

— Il le manifeste cependant à l'occasion : fin Septembre, un condamné mobilisé à Agen : Béthelot, venu le dimanche voir sa famille, s'est avisé de dire sur la place du marché « .. je serais déjà parti au front mais il n'y a rien pour nous équiper ; j'ai tout juste touché une capote et un képi, mais pas de fusil ! » — ceux indisciplinés qui entendirent ces paroles les prirent de haut et ameutèrent le public contre Béthelot, le réserviste. — celui-ci ayant cru bon de se réfugier chez le maire patriote y fut, au contraire mal reçu et repoussé sur le trottoir à la vindicte de la foule. — à cette occasion je me suis rappelé que le juge d'instruction me disait, il y a un mois. « le maire est votre protecteur ?? !! »

— Il y a évidemment des choses que l'on ne devrait pas dire mais le réserviste Béthelot avait raison :

— vers le 15 Septembre, l'Allemagne fit dire au
gouvernement français par l'ambassadeur de Suisse,
que, selon les lois de la guerre, ses officiers s'étaient
trouvé dans la regrettable nécessité de faire
fusiller des hommes qui combattaient en costume
civil, ce qui les faisait considérer comme francs-
tireurs — ces hommes ayant déclaré qu'en n'avait
pas su leur donner un uniforme, le gouvernement
allemand fait savoir que dans ce cas on recon-
naîtrait la qualité de soldat à la condition que
ces hommes portent un passepoil clair au pantalon —

— En février 1915 on finit par se demander
pourquoi ce maire si patriote n'était pas mobilisé
avec les hommes de son âge, et, tout de même,
il jugea prudent de se faire appeler à Ugen —
d'où, pendant une assez longue période d'instruction,
il venait chaque dimanche en permission à Pandam —

— Pour attirer l'attention publique il était vêtu
de façon grotesque : un Képi trop petit, une capote
trop large, des bandes molletières mal enroulées,
bref, il réalisait très bien le troufion ridiculisé
par Polin, mais aussi on le remarquait. —

— 2 mois plus tard, des administrés ayant trouvé

l'instruction un peu longue et les beaux jours étant revenus notre maire hallois fut affecté, ou se fit affecter à la compagnie de travailleurs, en annexe du front ! et là, en raison de ses aptitudes on créa pour lui un poste de confiance : adjoint au vaquementier de la dite compagnie. — ainsi, voilà 2 hommes pour trier et distribuer aux travailleurs une dizaine de lettres par jour et quelquesfois aucune — il occupait, il est vrai, ses nombreux loisirs à la gare régulatrice à faire du boniment et encourager les pauvres types qui venaient de quitter leurs familles pour aller se faire tuer !. aussi, les galons de caporal viennent bientôt récompenser ce zèle intempéritif. —

— Mais la guerre se prolongeait, on arrivait à l'été 1916 et notre adjoint au vaquementier son-geait à ses propriétés. — Usant de ses influences occultes il se fit verser dans le service auxiliaire et affecter, comme travailleur de ferme à la propriété du Bany, à Landom. — Inutile d'ajouter que c'était la sienne ! — le voilà donc libéré ou à peu près, tandis que les hommes de sa classe sont dans les tranchées. — Depuis ce printemps 1916 on utilise les prisonniers allemands dans les

campagnes pour remplacer les mobilisés ; le canton de Condom en a reçu 20 qui, en 2 groupes, passent 3 semaines dans chaque briqueterie -

- Bien entendu, notaire maire et adjoint en a fait de suite bénéficié, avec prolongations ! -
- Et cette époque la chasse était fermée, mais pas pour tout le monde puisque le travailleur du 13 arrondissement, en poursuivant un canard sauvage, glissa dans la rivière, aux Gards à pie -
- heureusement pour lui, il fut sauvé par 2 allemands dont l'un se jeta résolument à l'eau et lui l'en retira avec l'aide de son camarade ; j'ose craindre que ce jour-là on ait servi aux sauveteurs autre chose que les pommes de terre journalières et souvent avariées .
- quand le public eut repris l'habitude de le voir en civil il s'est fait libérer et a repris la tête de la municipalité -
- Dans le règne du front populaire il est devenu communiste ; c'est lui qui, à l'ambie du drapeau rouge refut un jour la camarade Mornet, député communiste en l'assassiné, il l'a même tué dans son discours de bienvenue ; nul doute qu'il ne reçoive un jour la légion d'honneur "pour faits de guerre" -

— 1915 —

l'Odyssee d'un condamné à mort

— Sergent ! on vous demande au bureau, il y a un homme qui vient sans bulletin et le Patron est sorti. —

— C'est Lacan, l'infirmier modèle, qui m'interpelle ainsi tandis que je suis aux prises avec une extraction difficile. —

— Dix minutes plus tard, au Bureau, j'ai devant moi un salide gaillard qui n'a pas du tout l'air d'un malade —

— «. c'est le major Garié qui m'envoie, il m'a dit : tu disas au Sergent que je lui enverrai le bulletin tout à l'heure — , Mais comment se fait-il qu'il ne vous l'ait pas donné ? et d'habitude les malades ne viennent pas à pied et seuls ; d'autre part vous paraissiez bien sortant ! —

— « Sergent je vais vous expliquer, je reviens du front et j'ai attrapé 15 jours de fièvre, alors, comme j'ai une citation, le major m'a dit que je ferais mes 15 jours à l'hôpital ; vous savez, la prison n'est pas chauffée, j'ai failli y crever de froid cette nuit alors j'ai demandé à voir le major, celui qui vient de m'envoyer ici. —

— Nous étions au mois de Février, le thermomètre était descendu à moins 5 et je me suis rappelé qu'en Mars 1893, lors d'un retour tardif de permission,

j'avais connu, moi aussi, la paille humide des casibots ! et j'étais égaré car il n'y avait ni paille ni couverture à cette époque, aussi ai-je compris le stratagème et fait asséoir le client en attendant le Patien.

— Eh bien, dit celui-ci, le sergent va vous conduire à la salle Saint Martin, lit numéro 2. vous y trouverez un autre homme dans le même cas ; c'est là celle des non fieux et des accidentés, vous yerez au chaud et vous aurez seulement à aider la soeur Germaine, elle vous fera frapper les parquets, vous êtes costaud, ça vous entretiendra les muscles — Il n'y fut fait.

— Le lendemain matin à la visite : le major « eh bien mon garçon, on est mieux ici qu'en prison »
« Si oui, M^{me} le major mais je vais vous dire : ces odeurs d'hôpital, ça me coupe l'appétit, vous ne pourriez pas m'employer à autre chose. »

« Si, veux-tu travailler la terre ? » « ah, j'aime mieux ça »
« eh bien, ma soeur, vous donnez à cet homme la deuxième clé de l'hôpital, il va travailler le jardin de l'économie »
« Merci, monsieur le Major » après la soupe, muni de la clé, natif terrassier sortait, guidé par l'économie !

— 3 heures 1/2. au bureau ; un planton à bicyclette : Sergent on vous fait dire que vous avez le malade d'hier

qui fait du scandale sur le Boulevard de la République ; et tandis que je me rends au jardin de l'économie pour être bien fixé c'est le planton de l'hôpital qui me court après pour me dire « Dargent, il y a 2 gendarmes qui viennent chercher le condamné à mort. » — le condamné à mort ! mais il n'y en a pas pour le moment et d'habitude ils meurent chez nous ! — je reviens au bureau, le Palion est affolé ; son ferrassier d'occasion est condamné à mort ! c'est lui qui l'a fait sortir, quelle responsabilité ! puis je repisant et s'adressant à moi « Robach, laissez le rentier et arrêtez-le ! » — Marquès. (c'est l'automobiliste du major) préparez l'auto, nous partons ! — il aurait pu ajouter la phrase de Ponce Pilate ! — le maréchal des Logis nous a appris que cet individu, condamné à mort pour désertion en présence de l'ennemi, avait été signalé de Bordeaux et arrêté en gare d'Agen vêtu d'un costume de lieutenant — Il se présentait chez les parents des anciens camarades des tranchées pour leur soutirer de l'argent. —

— Arrêté et conduit à la prison de la caserne c'est là qu'il avait apitoyé le docteur Garets. —

— 5 heures — j'ai pris mes dispositions de combat ; les infirmiers sont prévenus, on agira d'abord par la ruse ayant d'employer la force. —

— Voilà ! calme comme il regenait du travail
 et, tandis que les infirmiers sont à proximité, prêts
 à me frêler main forte — Eh ! dis, camarade, le
 major m'a recommandé de te faire couchez dans
 la petite salle du premier, je t'y conduirai après
 la soupe ?? — il a compris, se redressa subitement
 et sortant un rasoir de sa poche : le premier qui
 approche je le crève ?? — sauve qui peut général,
 je reste seul pour causer — « dis donc, camarade,
 c'est un engin prohibé ; pas de blagues, je ne suis
 pas ici pour mon plaisir, j'ai des enfants à la maison —
 on peut s'entendre ; tu vas couchez dans ton lit
 et demain matin ayant la visite je viendrai te pren-
 dre ; entendu, et tandis que j'enfourche ma
 bicyclette, Migot : infirmier d'occasion et photô-
 graphie de la maison est chargé d'amuser l'homme
 avec son phonographe. — Comme la situation
 est grise puisque j'ai reçu l'ordre : arrêtez-le !
 il ne faut pas songer au souper, on se rattrapera
 demain à midi. — à toutes réclames j'arrive
 chez le major pour le mettre au courant. et je vous
 ai donné l'ordre de l'arrêter, débrouillez vous. ??

— à la gendarmerie ces messieurs n'ont pas d'ordre —

pour courir après : ils se sont présentés à la caserne et à l'hôpital, leur mission est remplie. —

— J'accours au bureau de la Place ; le major de la garnison est au cercle ; j'y vais. — « eh bien, allez à la caserne et dites à l'adjudant de semaine de vous donner un sous officier et 4 hommes armés. —

— L'adjudant Ladevèze, un vieux territorial comme moi, sourit dans sa grosse moustache — « Qu'est-ce que vous voulez en faire de ces armes ; vous n'allez pas lui enlever la peau à cet homme. » — alors, que faut-il faire — « eh bien allez prendre la voiture d'ambulance, vous dites au muletier d'emporter une corde ; vous lui sautez dessus, vous l'attachez et vous le sautez dans la voiture ». Bien mon adjudant !

— Mais l'horloge a sonné ; il est 7 heures ; à l'hôpital Mignot a eu le temps de passer et de repasser tous ses disques — à l'écurie de libre, le muletier est en ville et le garde d'écurie n'a pas le droit de s'absenter ; avec des indications je découvre le bistrot où le muletier ne lâche pas facilement sa belotte —. tout de même nous voilà en route pour l'hôpital : dans la voiture les sous officier les hommes sans armes, la corde et moi. —

- 8 heures 1/4 - à l'hôpital, grand silence, peu de lumière ; je disperse le grade à l'extémité de la grande salle, dernière partie, ainsi que 2 hommes tandis qu'avec les 2 autres je passe par l'autre extrémité et nous entrons jubilamment -
- tout le monde dort mais le lit 18 est vide !
- je réveille le 19 : « vous n'avez pas vu Lapeyze ?
- « si sergeant, il était là tout à l'heure et après le gramophone il est sorti, il y a bien une heure -
- Au même moment entre Firmy, l'infirmier de nuit, gesticulant du bras gauche : « vous ne l'avez pas vu ? - non - et bien il a fautu le camp ! - je peux pas être partout ; il faut que je fasse les figures au petit civil et nous sommes 2 pour toutes les salles ».
- 9 heures - toujours à bicyclette et sans lanterne j'arrive à la gendarmerie ; cette fois on y prend la chose au sérieux, le téléphone est en branle -
- on alerte le piquet d'incendie et à minuit j'installais le dernier barrage, route de Toulouse -
- la nuit a été courte, il n'était pas encore 8 heures que déjà je rendais compte au médecin chef de mes courses - Conclusion : Robach, vous

allez faire un rapport pour le général et un pour le médecin principal, mais croyez bien de ne pas mettre en cause le personnel supérieur ! voyez les infirmiers et entendez vous ! —. Suivant le précepte de la théorie j'ai obéi sans hésitation ni murmure ; quant au rapport du général j'étais assez embarrassé, mais j'ai eu le secours de Garenne, le caporal secrétaire, licencié en lettres, qui m'a trouvé assez de phrases ambiguës et creuses pour garnir 2 pages — — l'ayant taumis au salut pour signature. « mais vous voyez bien que Géol n'est pas infirmier régulier ? » alors que dois-je faire ? « mettez le suivant de garde » bien, c'est Gendarme — Il a fallu moins de temps à la brigade pour rédiger la sanction : le Général Bonnet inflige aux infirmiers Firmy et Gendarme 60 jours de prison, dont 15 de cellule ; le sergent Robach, infirmier major est cassé de son grade ?? — fermez le ban !! — Oh ! mais non, je ne veux pas être cassé de mon grade parce que le docteur Gares a fait sortir de prison et envoyé en promenade un condamné à mort et que le médecin chef lui a remis la clé de l'hôpital pour qu'il sorte plus facilement ; ah mais non ! — sans consulter personne je fais à la brigade ;

— Le. Mon Général, veuillez m'excuser si je me pré-
- sente sans autorisation, vous venez de me casser
de mon gréde, je ne peux accepter d'être puni pour
les fautes des autres, voici ce qui s'est passé, et je
lui ai tout dévoilé' — « Alors mon ami, rendez
ce rapport au docteur Darlan pour le modifier. »

— C'est à nouveau le licencié des Petites qui nous a
tiré d'affaires ; les infirmiers et moi avons accepté une
part de responsabilité mais en mettant en cause le
docteur Garès, résultat : Firmy et Gendarme con-
servent leur punition et moi mes galons ; mais j'ai
l'application d'un article 374 ou 376 du code
pénal : Blâme du sous officier en présence des
officiers et sous officiers de son bataillon. —

— Je communique cette décision à Firmy :
où est Gendarme ? — mais sergent vous savez bien,
il est en permission de détente depuis 6 jours !!

— tête du médecin chef !. tant pis, télégraphiez
lui de rentrer de suite ! — et c'est en pensant
à Courteline que, un peu plus tard, je remettais
à la poste le télégramme : rentrez immédiatement
faire 60 jours de prison ; signé : docteur Darlan —

— J'imagine la surprise de l'infirmier, assis

tranquillement entre sa femme et des enfants quand il reçut la dépêche. — lui aussi obéit sans hésitation mais avec murmures ; le lendemain il était là. —

— Ne réclamez pas lui a-t-on dit, voici ce qu'on a décidé, mais n'en parlez pas : vous resterez à la caserne et vous coucherez dans un lit, vous mangerez à la cantine et vous irez en permission de 48 heures tous les 15 jours ! — quant à mon frère, on n'y a même plus pensé ; l'affaire en est restée là et le condamné court encore ! —

— Il aurait même pu courir indéfiniment, s'il ne s'était avisé de voler du cuivre dans les docks de Bordeaux et de s'y faire prendre, quelques mois plus tard — traduit en conseil de guerre à Toulouse j'ai été appelé comme témoin ainsi que plusieurs autres ; je n'ai même jamais été remboursé de mes frais de voyage — à la mère d'un mobilisé, à laquelle il a demandé de l'argent le général président demanda « Madame, le reconnaîtrez vous non. ah, oui, même qu'il m'a dit que mon fils était son ordonnance ; vous pensez, Monsieur le Général, si mon fils a été ordonnance, il a eu son certificat d'études !

-62-

à son entrée dans la salle nous avons vu
paraître une poque humaine, faisant des gestes
incohérents, incapable de prononcer un mot
compréhensible, deux fois reconnu idiot par des
commissions d'aliénistes. — défenclu eloquem-
ment par une femme avocat, il a été acquitté !
sans réserve qu'il serait clinisé sur une maison
d'aliénés. — comme il n'était plus fau
que moi il a du souhaiter d'y trouver des médecins
comme ceux d'Agen et un économe ayant un
jardin ---- à l'extérieur ! —

Quelques souvenirs de la guerre 1914-18

During cours de mes 3 années de mobilisation et des 2 suivantes j'ai recueilli des faits qui ne figurent pas dans "Mes campagnes" et que je reuni ici. —

- Durant les premiers mois de la guerre les poilus ont été surpris par le rôle des avions allemands.
- Alors que de 1912 à 1914 les Allemands s'étaient préparés à cette guerre inévitable et avaient étudié l'emploi de l'avion pour la reconnaissance, nos parlementaires avaient réduit à 50 millions (or) le budget de la guerre. — Nombreux sont ceux qui m'ont raconté que chaque fois que l'artillerie prenait une position de combat on voyait un avion allemand la survoler et jeter une fusée qui laissait une traînée de fumée; un quart d'heure après la batterie était silencieuse — la surprise des poilus était d'autant plus grande qu'ils ne voyaient jamais un avion français alors qu'une souscription nationale avait permis (soi-disant) la construction de cent appareils !!
- Le colonel Humbert avait cependant fait une campagne intense en raison de l'imminence d'une guerre! —

— Un fait qui ne m'a pas encore été expliqué est le suivant : j'ai entendu dire par des hommes rentrant du front, dix fois, peut-être vingt, qu'ils ne croyaient que les obus du 105 autrichien frappeaient éclatent ayant quiconque entendent le coup de départ, alors que pour les obus du 77 allemand l'éclatement avait lieu après la perception du coup, grâce à quoi ils avaient le temps de laisser la tête !

— Or, la physique nous apprend que le son parcourt 333 mètres à la seconde et le projectile 500 ; il doit donc toujours arriver avant de percevoir le son !

D'après l'observation des méthodes allemandes consistant à frapper très fort et pas souvent, notre État Major résolut d'employer ce moyen en 1916 pour effectuer une percée en Champagne. — La première phase comportait un pilonnage intense qui, cette fois dura 72 heures. — tout fut bouleversé sur une largeur de 5 kilomètres, au point que le général Marchand parcourut la veille au soir le front d'attaque en disant.

— « Mes amis, demain matin, nous ferons cinq kilomètres l'arme à la bretelle — et, en effet ce fut même une surprise de ne pas trouver d'ennemis

au cours de ces 5 Kilomètres... Mais les Allemands avaient eu le temps de se préparer ; ayant constaté que notre 75 n'avait plus d'effet au delà de 5000 mètres, ils avaient établi leur ligne d'arrêt entre 5500 et 6000 — et nos malheureux soldats qui n'avaient plus aucun abri dans le terrain dévasté furent décimés pendant le retour en arrière — toutes nos troupes d'Afrique, y compris la Brigade de méharistes, y sont restées — Cette attaque restée fameuse nous avait fait perdre 100'000 hommes en 4 heures — c'est quelques mois plus tard qu'on aperçut que le 75 pouvait tirer à onze Kilomètres en modifiant et remplacer l'artillerie demi-poudre qui nous manquait et on entreprit, un peu tard, cette transformation.

— Une catastrophe aussi considérable eut lieu au printemps 1918, elle nous coûta 130'000 hommes !

— l'attaque ayant réussi et nos troupes ayant avancé de 8 à 10 Kilomètres sur un front de lorsque le 17^e corps d'armée recula — les Allemands profitèrent du trou et nous dûmes abandonner tout le terrain conquis — ce qui valut aux gens du Midi une fâcheuse réputation : je m'en suis aperçu à Nancy avec mon numéro 17 sur le Képi —

Vers la fin de 1916 et en 1917 le moral des poilus avait flanché ; nous le constatons à Agen par ceux qui rentraient en permission de détente ; ils en étaient arrivés à converser avec les boches d'en face —

— Plusieurs m'ont raconté d'être allés dans la tranchée allemande d'en face avec du pinard et que les boches venaient le lendemain dans la tranchée française, rendre la visite avec du tabac ! — L'un m'a assuré avoir été aidé dans la pose des fils de fer barbelés par un allemand qui tenait les piquets pendant que lui-même les enfonçait à coups de marteau —

— Une autre fois, une section française avait fraternisé avec des Bavarais ; ces derniers, au moment de changer de secteur ont prévenus les nôtres qu'ils allaient être relevés par des Prussiens et qu'il n'y aurait aucune entente possible avec eux —

— Si l'hôpital d'Agen, en 1916 nous avons eu pendant un mois comme 2^e médecin le docteur Ducuing de La Rochelle, le frère du Chirurgien de Toulouse — Il avait assisté à la poursuite des Allemands lors de leur repli en Septembre 1914 — il avait constaté que toutes les maisons habitées

étaient marquées à la craie et avaient été respectées — — les pillages, dont les journaux nous ont abreuvié n'ont eu lieu, à part quelques exceptions, ~~ni~~ que dans les bâtiments abandonnés, en vertu d'une loi de la guerre, internationale, qui spécifie que les objets abandonnés par le vaincu sont la propriété du vainqueur, et, d'après notre grand dictionnaire le vaincu est celui qui subit l'invasion — Guillaume II l'a du reste souligné dans ses mémoires. —

— On a prétendu que l'armée de Von Kluck avait été arrêtée à la Marne parce qu'elle avait trop bu de champagne, en passant! Or, un de mes bons clients, patron d'hôtel, qui était, à cette époque, 1915, cuisinier des officiers m'a déclaré que tous les 2 ou 3 jours il allait avec une charrette faire provision de champagne aux caves de X...

— J'ai entendu plusieurs fois des soldats se plaindre des gens de l'Est qui préféraient avoir affaire aux Allemands qu'aux Français parce que les premiers payaient ce qu'ils prenaient! ce n'est du reste pas nouveau car j'ai entendu les mêmes réflexions étant jeune, après la guerre de 1870. — les Français ont la réputation d'être pillards; ils ont du reste un fameux

exemple : Napoléon 1^{er} qui pillait, en personne les musées des pays envahis ; n'avait-il pas rapporté de Venise à Paris les cheveux de bronze de l'église St. Marc ! et plus tard, en rentrant de Leipzig, enlevé les cloches d'argent de la cathédrale de Bâle en souvenir de son passage — l'histoire ne le mentionne pas mais j'ai appris en Suisse que la France les avait restituées en 1872. en reconnaissance de l'accueil fait à l'armée de Bawalki, qu'on avait oubliée ! dans l'armistice !

— . encore un fait non publié : cene sont pas les allemands en retraite mais les Français qui ont pillé en partie : Soissons, Chateau Thierry, St Quentin, la Ferté. etc. — je l'ai appris par des habitants de ces villes —

— Fin 1917 je suis allé voir Le Bondidier qui n'avait pas été mobilisé pour je ne sais quelle raison —

— il me raconta qu'au moment de l'invasion, fin Août 1914, un régiment allemand s'était arrêté dans sa ville natale : Clermont en Argonne —

— sa mère y habitait seule la maison familiale —

— un sous officier s'étant présenté pour reconnaître la maison déclara à la propriétaire. « Madame, vous aurez à payer ce soin deux officiers, vous n'aurez à leur fournir que les lits et la lumière — Ils sont

heurtis le lendemain matin ayant été polis et corrects —

— Lors du repli allemand après la bataille de la Marne, le même régiment passant à Clermont, madame de Baudelocque eut à loger les mêmes officiers pour une nuit ; le lendemain soir Clermont était réoccupé par les Français —

— Profitant de l'accalmie qui suivit, mon ami alla chercher sa mère pour l'amener chez lui, dans le Midi — Diant de quitter la Lorraine il confia les clés et la garde de la maison au maire — — Or, un mois plus tard le Baudelocque recevait du maire la lettre suivante :

« Monsieur, j'ai le regret de vous informer que les officiers français du X^e régiment sont entrés de force dans votre maison et qu'ils ont emporté dans les tranchées tous les meubles, y compris le piano. — La compensation n'est pas flattante.

Passant un jour par Nagaro, en allant travailler à Ciney, j'ai eu le plaisir d'y voir le père Martin, l'horloger, ancien patron de James — Nous avons longuement causé et j'ai appris que son fils Gabriel avait été blessé en Allemagne et rapatrié comme infirmier, service de santé —

C'est donc par ce fils que j'ai connu les détails suivants :

— Au début de la campagne, la brigade qui comprenait le 7^e et le 11^e rég^t d'infanterie arrivait en contact avec

- 70 -

l'ennemi dans la région de Charleroi ; au cours d'une halte repos dans un terrain entouré de bois on avait placé des sentinelles à la lisière sans patrouiller au delà ; — Soudain les Allemands ont débouché de partout, dans qu'on ait eu le temps de se rassembler ; pas un coup de feu n'a été tiré. — résultat : la brigade a déposé et abandonné ses armes et a pris le chemin de l'Allemagne, drapeau et musique en tête !! 5000 hommes ! —

— Gabriel Martin et une partie de ses camarades ont été répartis dans les campagnes ; lui-même était chez de braves paysans de Buzincourt ; c'est lui qui allait au marché avec la voilure et quand le tabac était rare il y en avait toujours pour le Français — c'est ce qui a valu du père Martin cette exclamation. « ils auraient bien mieux fait de le garder ! car, au mépris des conventions on l'avait renvoyé à l'arrière du front, où il était moins bien nourri qu'en Allemagne. — Cela m'a rappelé le père Garens qui fut fait prisonnier à Sedan avec l'armée de Buzincourt et qui me racontait. « On en avait assez ; depuis 3 jours nous n'avions rien mangé !. Le soir même les Allemands nous ont ravitaillé et nous n'avons jamais eu faim pendant toute la captivité, à Stettin. —

En 1916, à l'hôpital d'Elgen, le docteur Darlan, qui aimait à questionner les malades revenus du front, demandait à un homme qui paraissait intelligent. « Comment expliquez-vous ce fait que les Allemands réussissent leurs attaques et que nous échavons dans les nôtres ? » « Oh ! Monsieur le Major je vas vous le dire, chez nous, il y en a toujours un qui veut et l'autre qui ne veut pas ! alors c'est la paix... »

En 1919, ayant repris mon travail à Condam, j'ai eu à assigner un ouvrier de l'usine Béchet, de Beaucaire, qui, vieux territorial de la classe 90 était resté longtemps à l'arrière du front, au début comme faroyleur. — j'ai eu, par lui, quelques renseignements intéressants. —

Le matin de Mai 18 on avait du dégarnir les tranchées pour envoyer des renforts dans le pas de Calais où l'armée de von Hutier avait failli jeter les Anglais à la mer. — On fit donc appel aux vieux territoriaux pour occuper, provisoirement ! les tranchées, dans la Marne, en leur assurant que c'était un secteur tranquille, où, de temps en temps on tirait un coup de fusil pour faire voir qu'il y avait du monde —

Le 12 juillet au soir on avait eu la chance de capturer une patrouille allemande ; le feldgrebel qui la commandait fut amené devant un officier du secteur et interrogé

le lendemain : « Monsieur le commandant, demain 14 juillet nous ferons une grande attaque, nous avons 7000 canons en face de votre secteur et nous passerons ! »

- Et en effet, après un bombardement intense mais court ils sont passés -- pendant 2 heures, me dit le client, nous les avons vu franchir les tranchées comme si nous n'y étions pas ; on a été tellement surpris qu'on n'a pas bougé ! ensuite il y en a qui sont venus nous dire de sortir sans arme, on n'a pas tiré un coup de fusil. —

- Cette surprise leur valut une avance de 40 kilomètres mais, insuffisamment appuyée ils durent se retirer en même temps que les troupes de Foch avançaient dans le Nord, et ce fut le début de leur retraite —

- On a souvent cité la fierté et parfois la morgue avec laquelle les grades répondaient. — un greffier, tenant sa casquette penchée : « c'est de la terre de France, vous n'aurez jamais à vos souliers de la terre d'Allemagne —

— Un sous officier à qui on signalait un échec répondit. « Nous avons tout prévu sauf la défaite ! —

- Du cours de mon troisième voyage en Russie, le docteur Fronty qui faisait partie de mon groupe me raconta qu'ayant été fait prisonnier avec son ambulance,

il fut questionné, devant un groupe d'officiers allemands, par un colonel qui lui posa la question. « que pensez-vous de l'issue de la guerre ? » « Mon colonel j'ai confiance dans la victoire des Alliés ; l'Angleterre a eu Napoléon, elle aura Guillaume ! ». une demi-heure plus tard un capitaine venait dire au docteur Fronty. « docteur, le colonel vous invite à souper ce soir.

— En juillet 1918, au début de leur retraite, les Allemands venaient de quitter Noyans, petite ville rendue célèbre par une riposte de Clemenceau à la chambre. « Messieurs, les Allemands sont encore à Noyans. !

Or, 8 jours après leur départ, le lieutenant R. de Pondon, attaché à l'Etat-major a entendu le maire de Noyans dire à un général. « Mon général, pendant 4 années d'occupation nous n'avons jamais souffert de la faim ; mais depuis plusieurs jours mes administrés n'ont pas mangé !

Parmi les innombrables sottises publiées par les journaux j'en ai retenu deux qui valent la peine d'être notées. — en Pologne, pendant l'hiver 17.18, les soldats allemands sujets de vîtres achetaient le saven pour le manger ! on convaincrait tout de même qu'ils l'achetaient !! — en 1871.

à Dijon, après 8 mois d'occupation, les soldats français, au départ des Allemands, se ruèrent dans les magasins pour s'approvisionner sans payer ! il y en eut même qui pénétrèrent dans les appartements et violerent des femmes - on l'a contesté et je n'y étais pas, mais ma première belle mère, qui était âgée de 18 ans, m'a plusieurs fois raconté que sa mère l'avait cachée à la cave, dans un tonneau, durant plusieurs jours pour échapper aux vandales ! —

— 2^e fait relaté par les journaux : la surprise des habitants de ne pas voir au printemps le retour des hirondelles ; et ces mêmes journaux (français) n'hésitaient pas à ajouter : c'est sans doute un signe qu'en Allemagne il n'y a plus rien à manger !! —

— Durant la dernière année de guerre on a beaucoup étaillé le pacifisme de Clemenceau ; il s'était attiré une sympathie presque générale par ses promenades dans les tranchées, sa chasse aux défaillantes et aux embûches ; les poilus eux mêmes lui témoignaient une reconnaissance spéciale, il était en effet le créateur des "tranchées closes" destinées à soutenir la patience et surtout le moral des combattants. —

j'ai eu l'occasion de voir, à l'hôpital d'Agen, un pauvre territorial qui en avait rapporté la syphilis. —

- C'est lui, Clemenceau, qui, au début de 1918 eut l'idée d'une récupération massive parmi les anciens, réformés et autres genres d'embusqués. — Pour attirer ces patients, on organisa des engagements volontaires avec promesse de rester à l'arrière pour remplacer les récupérés. —
- On vit alors déferler une vague de patriottisme ; près de 200 000 demandes furent enregistrées, mais on n'a jamais su si les employés récupérés, sur le papier, avaient lâché leurs emplois !
- On sait qu'après l'armistice du 11 Novembre 1918, la guerre continua en Côte Mineure ; les Anglais étaient avec nous parce qu'il y avait une menace dans la direction du canal de Suez mais, comme toujours, c'est au courage des Français qu'étaient confiées les premières lignes : cette disposition nous valut les désastres d'Ourfa et Kéchela. — de nombreux envois de troupes portèrent nos effectifs en Syrie à 80 000 hommes. —
- quelques mois plus tard, mon fils James, qui était maréchal des logis à Bordeaux fut avisé qu'il avait le numéro 2 pour partir en Syrie avec une relève —
- ayant son départ il yint en permission de détente de

10 jours pendant lesquels je lui ai acheté un pistolet Mauser avec des munitions et une pharmacie -

- 2 jours après son retour à Bordeaux nous recevons une dépêche : je ne sais pas, Clemenceau fait revenir 40'000 hommes - remplacés par des Anglais !

- La cause de ce renvoi ? on l'a su plus tard : on venait de constater que les sables de Massoul sentaient le héliote ! et les premiers sondages avaient été fructueux ; aussitôt nos bons alliés envoient des troupes pour remplacer les nôtres et s'assurer de cette façon, la propriété des gisements. -

- C'est en récompense de ce "petit service" que les Anglais, un an plus tard, ballaudèrent Clemenceau pendant 6 mois sur leur bateau amiral ! honneur qu'ils ne furent jamais à un Juverain. -

- en France, où l'on a peu de mémoire, toutes les grandes villes, et même les petites, ont eu leur avenue ou simplement leur rue Georges Clemenceau.

- par contre, les gens intelligents et honnêtes, tous ceux qui avaient un peu d'amour propre ont simplement changé l'orthographe de son qualificatif en l'appelant "le Perd la Victoire" - avec un cl !

— Le préjugé de l'or pour la guerre. —

Après les débuts malheureux d'août. Septembre 1914 - les journaux qui, en temps de guerre, sont à la disposition du gouvernement pour soutenir le moral du public, au besoin par des mensonges, ont publié à plusieurs reprises que l'Allemagne malgré ses succès ne pouvait pas gagner la guerre ; la raison en était bien simple : l'Angleterre possédait 6 milliards de francs or (en or), la France 5 alors que l'Allemagne n'en avait que 2 et demi. —

— Si cette situation n'avait pas été tragique il y aurait eu de quoi rire ! il n'est nullement besoin d'or pour faire la guerre et en effet, par application du traité de Versailles les Allemands ont livré aux Alliés leurs 2 milliards et demi d'or, ils n'en avaient donc pas eu

besoin pour l'enir tête au monde entier pendant 4 ans -

— ce que l'on n'a pas vu c'est que l'Angleterre qui avait touché cette galette a eu tout de même le scrupule de ne pas la conserver — Pour que nous n'en profitions pas elle l'a fait passer aux Etats Unis, en compte sur nos dettes !

— j'ai égaré le journal suisse qui donnait les noms des Gâteaux qui ont embarqué le magot pour l'Amérique !

— autre fait qui n'a pas été publié :

— au cours de conversations 'impartiales' deux de

mes clients de l'indam qui possédaient avant la guerre des titres et des fonds dans une banque de Belgique m'ont déclaré avoir reçu de cette banque la note suivante :

« Monsieur, nous avons l'honneur de vous informer que l'Allemagne ayant restitué "intégralement" les 10 milliards qu'elle avait prélevés dans les banques belges en garantie d'une future indemnité de guerre, nous tenons à votre disposition les titres et espèces que vous aviez bien voulu nous confier. —

Legu et Lameau

— Dépêche à l'hôpital —

Décembre 1915 - On vient d'appeler la classe 16 ; comme l'hiver est roulé de multiples précautions ont été prises en faveur de ces jeunes soldats.

- ils ont reçu des vêtements supplémentaires - tricots de laine, gants de laine etc.

- quand il pleut ou leur fait l'instruction dans les réfectoires et on a même installé des cabinets à chaque étage, sur les paliers, pour qu'ils ne descendent pas dans la cour pendant la nuit ; ~~durant~~ pendant le jour. Ces chambres sont chauffées et l'ordinaire habituel des troupes a été amélioré.

- En voulant bien faire pour éviter le mal on est allé sur devant de lui ; les transitions ont provoqué des rhumes, des angines et finalement des bronchites capillaires que j'ai vus à l'hôpital

- à leur arrivée ces jeunes gens ont été examinés avec soin dans tous les sens ; comme dentiste j'étais chargé de leur visiter la bouche, à côté c'était l'ophtalmie visuelle, la mesuretation etc.

- pour l'un d'eux le médecin qui me précédait me dit : voyez donc ~~celui~~ ci quelles droles de caries ». En effet - c'était un pâtissier confiseur dont toutes les dents étaient presque coupées au collet par l'action des vapeurs de sucre — « mon garçon il faudra demander à ~~peur~~ qu'on

X f^r les sauvetages. X. 9.

renvois

en 1919. je suis allé à Reims constater les réalités des dégâts et les exagérations

- à Nancy - c'était plus sérieux mais les allemands étaient à 14 kilomètres - et ils avaient cette fois cinq canons de 380. - L'objectif était la gare - en Janvier 17 j'ai profité de ma permission de détente pour y aller et entendre au moins une fois le canon. j'ai passé 4 jours à Besançon ;

- en passant à Vesoul j'ai fait une visite à Jules Calame et j'ai couché à Epinal où je pensais faire une visite à Clabry. qui, évacué sur l'hôpital de cette ville, était parti la veille en convalescence à Bordeaux - Dans l'après midi j'étais à

Nancy. - Un petit sergent ^{vers} qui je me renseignais, a été très chic, il m'a conduit à tous les points de chute des gros obus en me faisant constater la correction du tir. ayant le bombardement les allemands avaient fait incendier les nouvelles Galeries situées en face de la gare pour régler leur tir fantaisie -

- j'ai pu constater que 2 maisons de 4 étages avaient été vidées par un obus

Quand, dans la soirée je me suis présenté dans un hôtel pour obtenir une chambre et manger j'ai été plutôt mal reçu, le 1^{er} corps ayant la

X. 10 *Carenay.*

réputation d'avoir lâché à plusieurs reprises et déterminé de grosses pertes, comme je ne pouvais relever les chiffres brodés de mon vêchi j'ai jugé prudent de ne pas aller ailleurs — ou m'a tout de même vendu des petits paris que j'ai mangés & en me promenant et en attendant la nuit —

- Cette nuit-là je l'ai passée dans la gare avec le secret espoir de voir tomber quelque chose ! ^{"n° fut au 380."}
- L'employé de nuit m'avait dit : « vous ne risquez rien, ils ne viennent pas la gare mais ils ne tuent pas souvent » en effet je n'ai entendu que quelques bruits grouillants et il n'est rien tombé !
- à 8 heures je prenais le train pour Paris —

H

page 17. suivant

de notre salle à manger ou voyant le Picard, un jour en prenant le café on parlait du temps nécessaire pour y monter et les estimations variaient de 3/4 d'heure à une heure — j'ai saisi l'occasion de montrer aux camarades qu'à 46 ans j'étais encore un peu là en partant d'y aller en moins d'une demi-heure — M. M. Pinet-Domjean, Besset, Leymarie se rient aux fenêtres avec leurs montres et je suis parti à la course — j'ai pris la fou

- 79 -

